

b

LES

# MALHEURS HEUREUX

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR

**MM. DUVERT, DE LAUZANNE ET DE LA ROUNAT.**

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,  
le 3 mai 1851.



PARIS

D. GIRAUD ET J. DAGNEAU, LIBRAIRES-ÉDITEURS,  
18, RUE GUÉNÉGAUD.

## PERSONNAGES.

RIGOBERT, ex-lieutenant des douanes.....	MM. ARNAL.
CHARLES DE FERRIÈRES.....	P. LABA.
! Sulpice, domestique de M <sup>me</sup> de Mauriac.....	KOPP.
UN NOTAIRE.....	BARBIER.
M <sup>me</sup> DE MAURIAC.....	M <sup>lle</sup> PAGE.

La scène se passe à la campagne, chez M<sup>me</sup> de Mauriac.

NOTA. Les indications de *droite* et de *gauche* sont prises de la salle : le personnage inscrit le premier occupe la gauche du spectateur.

# LES MALHEURS HEUREUX

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon circulaire, au rez-de-chaussée. — Au fond, trois portes, donnant sur un joli jardin; ces trois portes, qui restent toujours ouvertes, sont en dehors surmontées de bannes en coutil. — A droite et à gauche, au premier plan, deux autres portes. — A gauche, entre les deux portes, une horloge à coffre en bois, dont on peut voir le balancier. — A droite, sur le devant, une table-bureau, sur laquelle on voit un petit coffret, quelques papiers, des plumes, une écritoire. — A gauche, un guéridon. — Fauteuils, chaises.)

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

SULPICE, M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

(*Madame de Mauriac est assise près de la table, à droite, et parcourt une lettre qu'elle a tirée, ainsi que d'autres papiers, du coffret ouvert.*)

SULPICE, *entrant par le fond. Il porte une corbeille de mariage.\**

Madame, sans vous commander, c'est le valet de chambre du château, qui apporte la chose que je tiens, pour madame, de la part censément de M. Rigobert.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *d'un air rêveur.*

La corbeille... Allons !

SULPICE.

Pour lors, madame ne va donc plus être veuve ? (*M<sup>me</sup> de Mauriac paraît surprise de la question.*), puisque madame épouse M. Rigobert.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *presque à elle-même.*

Un procès qu'il fallait éteindre : ma famille l'a voulu,

SULPICE.

Ah ! c'est donc ça !

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *souriant.*

Est-ce que M. Rigobert aurait le malheur de vous déplaire, Sulpice ?

SULPICE.

Oh ! il me déplaît, sans me déplaire... Il me déplaît, si vous

\* S., M<sup>me</sup> de M.

voulez ; mais, dans un sens, il ne me déplatt pas... D'abord, c'est un homme bien risible, bien risible.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Risible !

SULPICE.

Mais il n'est pas fort joli. Ah ! pour joli, il n'est pas joli... Et puis il ne donne jamais rien aux domestiques... Moi, je n'aimerais pas de l'épouser ! (*En disant cela, il a porté la corbeille de mariage sur le guéridon, à gauche.*)

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *se levant.*

C'est bien... (*Sulpice remonte à droite. — Elle va à la corbeille, examine ce qu'elle contient, et dit avec une sorte de dédain :*)\* Des cachemires, des diamants, des dentelles... (*Prétant l'oreille.*) N'entends-je pas le galop d'un cheval ?

SULPICE, *tranquillement.*

Oui, madame, oui.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Qui arrive ainsi ?

SULPICE, *allant regarder à la porte du fond, à droite.*

Si je ne disais pas la vérité à madame, je serais un menteur, et madame ne m'a jamais pris à la menterie... Je vas dire qui à madame : c'est le cousin de madame.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Charles ! Quel motif peut l'amener ?

SULPICE.

J'en ignore... (*Regardant.*) Ah ! il met pied à terre... Pauvre bête ! a-t-il chaud ! il a bien besoin d'être bouchonné. J'y vas ! j'y vas, pour le mettre à l'écurie ! S'il est possible de mettre un cheval dans des états pareils !... Je me plais à croire que les chevaux auraient plus d'humanité, si c'étaient eux qui *monteraient* sur les hommes ; mais ça ne leur serait pas commode... (*Il se dispose à sortir. — Charles paraît au fond. — D'un ton guilleret.*)\*\* Ah ! c'est M. Charles ! (*Il sort par le fond.*)

## SCÈNE II.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, CHARLES.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.\*\*\*

Vous ici, Charles ? Je vous croyais en voyage.

CHARLES.

J'allais partir, en effet... mais cette fatale nouvelle, que j'ai apprise à la campagne, chez ma mère !... (*Foyant la corbeille, et passant près du guéridon.*)\*\*\*\* C'est donc vrai !... Cette cor-

\* M<sup>me</sup> de M., S.

\*\* M<sup>me</sup> de M., S., C.

\*\*\* M<sup>me</sup> de M., C.

\*\*\*\* C., M<sup>me</sup> de M.

beille!... Ah! Valentine, tant d'oubli et de dureté de cœur en échange de tant d'amour!...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

En vérité, voici de singuliers reproches, et j'étais loin de m'y attendre!... Nous sommes parents, et nous avons été élevés ensemble; de là une certaine liberté entrenous... liberté qui ne m'engageait à rien, je suppose.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

De l'amitié qui tous deux nous attache,  
Nous échangeons les gages assidus;

(*Mouvement de Charles.*)

Vous ne m'avez, non jamais, que je sache,  
Rien demandé, ni rien offert de plus!  
Mais aujourd'hui, sans que rien m'y prépare,  
Faire éclater des transports si brûlants!

On devrait au moins crier : gare!

Pour ne pas effrayer les gens. (*Bis.*)

CHARLES.

Cette raillerie... Tenez, c'est odieux!... Avouez plutôt que fascinée par l'éclat d'un beau nom... le nom de Rigobert!... porté, dit-on, par un charmant cavalier, dont les grâces naturelles rehaussées de cent mille livres de rente...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Arrêtez, monsieur... j'apprécie, comme il convient, ce qu'il vous plaît d'appeler les grâces personnelles de M. Rigobert; ce persifflage est de mauvais goût. Quant à sa fortune, vous devriez savoir qu'elle ne saurait influer sur mes résolutions... Ce mariage met fin à un procès que m'a laissé M. de Mauriac, et dont l'issue pouvait être ma ruine.

CHARLES.

Dans ce procès, le droit et l'équité sont pour vous.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *souriant.*

C'est justement ce qui m'a effrayée; et dans la peur de perdre... de deux maux j'ai choisi...

CHARLES.

Le pire! (*Il remonte.*)

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *passant à gauche.\**

Enfin... j'ai choisi.

CHARLES.

Ah! vous devez souffrir, Valentine.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

En effet, vous voyez que je souffre beaucoup de choses.

CHARLES, *avec dépit.*

Non! c'est en vain que vous cherchez à me tromper, et à vous tromper vous-même. Vous m'aimez, j'en suis sûr... (*Mouvement de surprise de M<sup>me</sup> de Mauriac.*); vous m'aimez de toute la force d'un amour contrarié.

\* M<sup>me</sup> de M., C.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *gaiement.*

Croyez-vous?... Ah! prouvez-moi donc ça. (*Elle parait s'occuper des objets contenus dans la corbeille de mariage.*)

CHARLES.

Si vous ne m'aimiez pas... je vous connais, vous avez le cœur excellent, vous me consoleriez comme un bon camarade, nous gémirions ensemble sur ce mariage que la nécessité vous impose...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Cette corbeille est jolie, n'est-ce pas ?

CHARLES, *continuant.*

Oh! vous cherchez à vous étourdir, mais les regrets vous poursuivent et vous troublent, vous en souffrez; et, comme si ce n'était pas assez, vous voulez me voir navré, déchiré, désespéré... parce que vous m'aimez!

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *riant.*

Alors, pourquoi vous en étonner? qui aime bien, châtie bien.

CHARLES.

Tant d'ironie! Mais c'est affreux! c'est abominable!

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Comment... vous, Charles, vous d'ordinaire si enjoué, qui par goût fréquentez les artistes, avec lesquels vous luttez d'inventions plaisantes et même... burlesques, passant tout à coup d'une exagération à une autre, vous vous jetez dans le drame!

CHARLES, *sérieusement.*

C'est que, dans la position où je me trouve, le drame seul...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Mais vous le jouez fort mal, je dois vous en prévenir.

CHARLES.

Ah! voyez-vous! c'est à se faire sauter la cervelle... J'en ai déjà eu l'idée. (*Il s'assied près de la table à droite.*)

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Quelle fatuité!... Ce serait donc pour faire accroire que vous en avez une?

CHARLES, *jetant les yeux sur la lettre que M<sup>me</sup> de Mauriac lisait au commencement de la pièce, et la prenant.*

Grand Dieu! quel bonheur!... Je savais bien que vous m'aimiez! (*Se levant*) Voici une pièce de conviction: cette lettre que je vous écrivis, il y a trois mois, vous la relisiez!

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *après un mouvement.*

Mais cette lettre, que vous m'avez adressée le jour de ma fête, n'a rien que d'amical.

CHARLES.

Vous l'avez gardée, merci!

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *avec un certain embarras.*

Mon Dieu, je l'ai gardée... je ne sais pourquoi.

CHARLES, *montrant une violette blanche attachée à la lettre.*

Et cette violette blanche, mon bouquet de fête, que je déposai, chargée d'un baiser, dans ce billet... la voilà!

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, se remettant, et avec légèreté.

Tiens ! j'ai oublié de la mettre dans mon herbier... C'est une violette à six pétales... un monstre en botanique... Rendez-la-moi, Charles, j'y tiens beaucoup... (Elle prend la fleur.—Charles lui présente la lettre avec empressement.) Oh ! pour la lettre, c'est différent... On s'embarrasse comme cela d'une soule de papiers... des factures acquittées... des papiers inutiles... (Elle met la violette dans un livre qui est sur le guéridon.)

CHARLES, outré, déchirant la lettre, et la jetant loin de lui.

Ah ! c'est trop de cruauté et de mauvaise foi, madame, et je jure...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, riant.

Ah ! ah ! ah ! quel drôle de figure vous faites !... Ah ! ah ! ah !

## SCÈNE III.

LES MÊMES, RIGOBERT.

RIGOBERT, entrant par la porte du fond, en riant.\*

Ah ! ah ! ah !... on rit ! j'en suis !

AIR : *l'amour qu'Edmond a su me taire.*

En marchant vers l'éclat de rire,  
Joyeux fanal pour éclairer mes pas,  
Auprès de vous il devait me conduire,  
Et, vous voyez, je ne m'abusais pas.

(M<sup>me</sup> de Mauriac a cessé de rire et reprend son sérieux.)

Oh ! non, gardez, c'est moi qui le réclame,  
Gardez ce rire et ses éclats charmants,  
Car c'est ainsi que j'aime à voir, madame ;  
La beauté me montrer les dents,  
Oui, c'est ainsi, etc.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Vous n'avez pas seul le privilège de la bonne humeur. Mais permettez-moi de vous présenter mon cousin, M. Charles de Ferrières. (A Charles.) M. Rigobert. (Ils se saluent mutuellement.)

RIGOBERT, à part.

Il est fort bien, ce jeune homme.

CHARLES, à part.

Et voilà l'homme qu'elle me préfère !

RIGOBERT.

Monsieur, votre titre de parent de madame m'inspire la plus vive sympathie... Etes-vous gai ?

CHARLES.

Mais, monsieur, je le suis, quand j'ai sujet de l'être.

\* M<sup>me</sup> de M., R., C.

RIGOBERT.

Parbleu ! il est évident que si vous vous cassiez une jambe, il serait tyrannique d'exiger que vous eussiez immédiatement un accès de gaieté !... (*Il rit.*) Que je vous serve d'exemple ; pendant dix ans que j'ai été au service, je crois n'avoir pleuré qu'une fois.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, à Charles, qui fait un mouvement.

C'est, du moins, une preuve de sensibilité.

RIGOBERT.

Oui, madame ! Il m'était entré du tabac dans l'œil. (*M<sup>me</sup> de Mauriac rit.*)

CHARLES.

Vous avez servi, monsieur... (*A part.*) Je ne l'aurais pas cru.

RIGOBERT.

Oh ! servi n'est peut-être pas le mot, j'étais lieutenant dans les douanes, garde-côte...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Vous passiez, m'a-t-on dit, pour assez mauvaise tête.

RIGOBERT.

Oh ! mauvaise tête... (*M<sup>me</sup> de Mauriac va s'asseoir contre le guéridon.*) Vous me croyez duelliste ! parce que je me suis battu une douzaine de fois... à peine... Mon Dieu ! que voulez-vous qu'on fasse dans un poste de gardes-côtes?... A marée basse, le contrebandier ne donne pas, et pour tuer le temps...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Vous le provoquiez en duel.

RIGOBERT, gaiement.

Fi donc !... un vieillard... Non !... (*Se tournant vers Charles.*) Mais m'appelait-on gabelou, par exemple... Oh ! alors !...

CHARLES.

Quoi, vous garde-côte, chargé de repousser toute agression...

RIGOBERT.

Précisément : quand par état on a mission de veiller sur les côtes de son pays, ce serait bien le diable si on ne défendait pas les siennes, à soi. Ah ! ah ! j'ai eu des affaires très-gaies, la dernière surtout, la douzième.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Ah ! vous me la direz.

RIGOBERT.

Tout de suite. (*M<sup>me</sup> de Mauriac se lève.*) Figurez-vous, madame, qu'un navire arrivant de Philadelphie venait de jeter l'ancre... je saute à bord pour vérifier la cargaison dans l'intérêt de la douane ; mais une discussion s'élève entre le capitaine et moi... cet homme gesticulait beaucoup... il me pousse brusquement... moi, je suis très-vif... Plof ! je déboule dans le sein d'Amphitrite, comme disent les poètes.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

A la mer !

RIGOBERT.

Le capitaine, voyant... l'humidité dans laquelle je me trouvais, fit jeter une corde... Vous me croirez si vous voulez... je la saisis avec empressement...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Cela ne m'étonne pas.

RIGOBERT.

Et je remontai à bord ! Madame, j'étais couvert d'algues et de varechs comme un triton en bonne fortune ; furieux, j'allai droit au capitaine et je lui tins à peu près ce langage : « Monsieur, nous nous reverrons !... » Puis j'allai me sécher, et je lui expédiai mes témoins pour lui demander réparation du bain qu'il avait fait prendre à mon gouvernement représenté par moi, Rigobert... « Rigobert, s'écria le capitaine... serait-il le parent d'un certain Rigobert qui vient de mourir à Phi-ladelphie, sans héritiers connus, et qui laisse une fortune de deux millions et demi?... » Mes amis me rapportent ce propos... considérable ; et, informations prises, il se trouve que cet honnête millionnaire, dont je n'avais jamais entendu parler, était quelque chose comme... le cousin... d'un oncle... de mon père. Vous voyez qu'il s'en fallait peut-être d'un cent de fagots que nous fussions de la même branche... et je me trouvais son héritier unique ! Jugez de ma joie !

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Il y avait de quoi.

CHARLES, à part.

Je ne sais pas pourquoi je suis resté. (*Il fait un mouvement pour sortir.*)

RIGOBERT, à Charles.

Je vous le demande, monsieur, pouvais-je me battre ?

CHARLES.

C'était une réparation, vous deviez l'exiger.

RIGOBERT.

Sans doute !... Mais l'héritage avait changé mes idées. Aussi, je ne fais ni une ni deux ; je prends gaiement mes deux témoins, je cours chez mon adversaire et je lui dis : « Voyons, mon brave capitaine, je vous ai provoqué, mais j'hérite de plus de cent mille livres de rentes ; vous ne pouvez pas exiger que je renonce à l'avenir tout à fait gentil que la fortune me promet... Si je vous tue, ça va jeter le trouble dans ma vie ; vos mânes viendront peut-être me tirer les pieds... la nuit... et dans les circonstances les plus gaies !... Si, au contraire, vous me tuez, je n'hésite pas à déclarer que cela me sera encore plus désagréable. » Les témoins parlent d'un éclat de rire, le capitaine rit, nous rions tous, et je lui fais des excuses.

CHARLES, scandalisé.

De ce qu'il vous a jeté à l'eau ?

RIGOBERT.

Je l'avais irrité ! J'avais eu les premiers torts.

CHARLES.

A la bonne heure, mais faire des excuses! c'est...

RIGOBERT, *vivement*.

Monsieur, c'est un courage comme un autre.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Et de plus, c'est fort spirituel!

CHARLES, *avec impertinence*.

Le bonheur peut donner de l'esprit, mais il paraît qu'il ne donne pas... (*En disant ces mots, il secoue la chaise qui est à côté de lui.*)

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *passant près de Charles, vivement*.\*

Prenez donc garde, mon cousin, vous allez briser cette chaise. (*Charles fait un mouvement; elle le regarde. — A Rigobert*). Vraiment, monsieur, je n'ai jamais vu de bonheur plus franchement avoué que le vôtre.

RIGOBERT.

Madame, c'est mon système : je ne suis pas de ces esprits dédaigneux qui n'acceptent le bien que comme un hommage que le sort rend à leur mérite. Moi, je m'en réjouis, ça m'est plus agréable!... Mais si, en revanche, il m'arrive un guignon, je le tourmente, je le retourne, je le manipule, jusqu'à ce que je m'en sois fait une joie.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Ce n'est pas toujours facile.

RIGOBERT.

Cela m'a toujours réussi ; c'est ce que j'appelle mes malheurs heureux... (*Charles remonte d'un air impatienté.*) J'en ai eu beaucoup ; et tenez... je prends au hasard... Si je n'avais pas eu le désagrément d'être jeté à la mer par ce brutal de capitaine, il n'aurait jamais su mon nom ; et moi, très-probablement, je n'aurais pas connu l'héritage qui m'a enrichi... et je ne serais pas à la veille d'épouser la femme la plus séduisante que j'aie rencontrée dans ma vie!... Jamais je n'ai eu de malheur aussi complètement heureux que celui-là.

(*Charles est redescendu à gauche et a repris son chapeau qu'il avait posé sur le quéridon.*)

M<sup>me</sup> DE MAURIAC. \*\*

Voilà un paradoxe bien galant.

RIGOBERT, *tristement*.

Et pourtant, vous le dirai-je ? Il y a une chose qui me chiffonne et qui assombrit mes idées.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Quoi donc ?

RIGOBERT.

J'ai cent dix mille livres de rente... (*Il fait un geste de contrariété.*) Je donnerais je ne sais quoi pour n'en avoir que cent mille... c'est rond, c'est net...

\* R., M<sup>me</sup> de M., C.

\*\* C., R., M<sup>me</sup> de M.

M<sup>ME</sup> DE MAURIAC, *riant.*

Ah ! ah ! voilà un plaisant sujet de chagritin.

CHARLES, *à part.*

Ah çà ! mais c'est un sot que ce monsieur.

RIGOBERT.

Tandis que *cent dix*... cela donne à ma fortune un air... méridional... cela me déplaît... aussi je vais l'arrondir, en supprimant cet angle qui me gêne... Oh ! j'y tiens !... je fonderai un prix quelconque :

M<sup>ME</sup> DE MAURIAC.

Vous couronnerez des rosières.

RIGOBERT.

C'est bien usé, c'était bon jadis.

AIR : *Amis, jamais le chagrin ne m'approche.*

Au mois de mai, sur la plac' du village,  
De la sagesse on proclamait les droits,  
On couronnait la fille la plus sage ;  
C'était charmant et facile autrefois,  
Car on n'avait que l'embarras du choix.  
Mais aujourd'hui les mœurs sont plus légères,  
Et la vertu manquant dans le pays,  
A des écol's j'en consacre le prix ;  
Et, ne pouvant couronner des rosières, } (*Bis.*)  
Je f'rai, du moins, élever leurs petits.

(*Pendant la ritournelle, il peint, par sa pantomime, une foule de petits enfants qui l'entourent, et finit par donner une claque à l'un et un coup de pied à l'autre.*)

M<sup>ME</sup> DE MAURIAC, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

RIGOBERT, *à Charles.*

Qu'en pensez-vous, monsieur ?

CHARLES, *après avoir fait un mouvement d'humeur.*

Je pense, monsieur, qu'on est heureux d'être assez riche pour acheter à prix d'or les sympathies de ceux qui nous entourent. (*Il sort par le fond ; M<sup>ME</sup> de Mauriac remonte à sa suite.*)

## SCÈNE IV.

M<sup>ME</sup> DE MAURIAC, RIGOBERT.

RIGOBERT, *étonné et passant à droite.* \*

Et il s'en va par là-dessus, ce monsieur !... (*à M<sup>ME</sup> de Mauriac.*) Monsieur ?...

M<sup>ME</sup> DE MAURIAC, *redescendant,*

Charles.

\* M<sup>ME</sup> de M., R.

RIGOBERT, *à part.*

Charles tout court... tiens!... (*Haut.*) Il a l'air triste comme un bonnet de nuit; je n'aime pas ça.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Je serais fâchée de vous voir le juger sur cette première entrevue... c'est un garçon qui a mené la vie joyeuse, et même un peu folle... mais la révolution a brisé son avenir en lui enlevant son emploi aux affaires étrangères; son oisiveté lui pèse, et puis... il croit avoir quelque autre sujet de chagrin.

RIGOBERT.

Est-ce qu'il est amoureux de vous?...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *vivement.*

Je n'ai pas dit cela.

RIGOBERT.

Cela revient au même, et je ne puis que vous louer de lui épargner le ridicule qui s'attache toujours un peu à la renommée d'amant dédaigné... Eh! mon Dieu! qu'il vienne ici tant que vous le voudrez, je n'en prendrai aucun ombrage...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Merci de cette marque de confiance.

RIGOBERT.

Il peut entrer chez vous de jour et de... (*A part.*) Non, de jour seulement, diable!

## SCÈNE V.

LES MÊMES, SULPICE.

SULPICE, *entrant par la porte du fond, à droite.*—*A Rigobert.* \*

Monsieur, l'ami de monsieur, qui est au château de monsieur, a des lettres à écrire, à ce qu'il dit, et il prie monsieur de ne pas se déranger pour lui. Voilà, monsieur, ce qu'il fait dire à monsieur.

RIGOBERT.

C'est parfait... monsieur.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Alors vous me restez. (*Marque d'assentiment de Rigobert.*) Si vous le voulez, nous irons faire un tour de promenade.

RIGOBERT.

Madame, un tel bonheur...

SULPICE, *à Rigobert.*

Monsieur, c'est-il vrai que ce monsieur est un ambassadeur?... Avant de répéter une chose comme ça, j'aimerais d'en être sûr, pour éviter la menterie.

RIGOBERT.

Oui, mon brave Sulpice, que ta conscience soit en repos, c'est un ambassadeur.

\* M<sup>me</sup> de M., R., S.

SULPICE.

Ça, un ambassadeur?... Il a un paletot!... on m'avait dit qu'un ambassadeur avait des grands pantalons rouges, des habits galonnés et des plumets partout... Comme on trompe le peuple, mon Dieu! (*Il remonte.*)

RIGOBERT, *riant*, à *M<sup>me</sup> de Mauriac*.

Ah ça! il croit donc que les diplomates vendent du vulnéraire?

SULPICE, *naïvement et redescendant un peu au milieu.* \*

Je ne sais pas, monsieur... oh! si je le savais... mais je ne le sais pas... (*Il remonte et reste au fond, à droite.*)

*M<sup>me</sup> DE MAURIAc*, à *Rigobert*.

Vous ne m'aviez pas dit que vous connaissiez des ambassadeurs...

RIGOBERT.

Oh! cela importe si peu... En France, eh! mon Dieu! qu'n'a pas été un peu ambassadeur?... Du reste, celui-ci avait des antécédents: il avait déjà été chargé d'affaires...

*M<sup>me</sup> DE MAURIAc*.

Ah!

RIGOBERT.

Mais d'affaires très-mauvaises: c'étaient les siennes.

*M<sup>me</sup> DE MAURIAc*, *riant*.

Ah! ah! ah!... je vous laisse un instant pour changer de robe; car à la campagne, ces maudites robes de barège ramassent tout ce qu'elles trouvent: elles font concurrence aux récolteurs de bois mort, et l'on rentre chez soi avec des fagots dans ses volants. (*A Sulpice, qui est passé au fond, à gauche.*)\*\* Portez cette corbeille chez moi.

SULPICE.

Avec plaisir, madame.

ENSEMBLE.

AIR de *Gastibelza*. (Chœur final de *Petit Pierre*.)

*M<sup>me</sup> DE MAURIAc*.

Je reviens à l'instant;

Complaisance

Et patience;

Et, futur indulgent,

Veuillez m'attendre un moment.

RIGOBERT.

Vers un bien si charmant

Mon cœur s'élançe

D'avance;

Ne soyez qu'un instant,

Ici mon bras vous attend.

SULPICE.

Oui, j'y vais à l'instant;

Diligence,

Obéissance;

C'est ma loi, mon serment,

Car je suis intelligent.

(*M<sup>me</sup> de Mauriac sort par la porte à gauche, après avoir fait un salut gracieux à Rigobert, qui lui baise la main.*)

\* *M<sup>me</sup> de M., S., R.*\*\* *M<sup>me</sup> de M., R., S.*\*\*\* *S., M<sup>me</sup> de M., R.*

SULPICE, *après avoir pris la corbeille, saluant Rigobert.*  
Monsieur !...

RIGOBERT, *lui rendant son salut avec un sérieux comique.*  
Monsieur !... (*Sulpice suit M<sup>me</sup> de Mauriac.*)

## SCÈNE VI.

RIGOBERT, puis CHARLES.

RIGOBERT, *seul.*

Allons, allons, tout va bien... Comme tout est changé pour moi !... Depuis que j'ai donné ma démission de pauvre diable, et que je ne suis plus rien... que millionnaire... plus d'ennemis, plus d'embûches... chacun me recherche, chacun me sourit. (*Apercevant Charles qui entre par le fond, et allant à lui d'un air très-ouvert.*) \* Ah ! monsieur, vous arrivez bien... je suis charmé de vous voir. (*Charles salue froidement et regarde du côté de la chambre de M<sup>me</sup> de Mauriac.*) Si c'est M<sup>me</sup> de Mauriac que vous cherchez, elle me quitte à la minute.

AIR : *Et lon, lon, la, c'est la chanson.*

Elle va changer de costume,  
Elle a dit : dans peu d'instant !  
Mais nous pouvons, je le présume,  
Calculer sur un plus long temps ;  
Elle sera, je crois, pas mal de temps.  
Un' toilette' de femm', c'est immense !  
C'est... un point d'orgue à l'Opéra...  
On sait toujours quand ça commence,  
Mais jamais quand ça finira. (*Bis.*)

Nous pouvons donc causer. M<sup>me</sup> de Mauriac m'a dit de vous, monsieur, un bien infini, et je serai heureux de faire avec vous meilleure et plus ample connaissance.

CHARLES, *sèchement.*Trop bon. (*Il va s'asseoir contre le guéridon.*)

RIGOBERT.

Trop bon, non ; mais je suis assez bon. Et si je puis faire quelque chose qui vous soit agréable...

CHARLES.

Monsieur, vous maniez l'ironie avec une grâce charmante.

RIGOBERT.

De l'ironie, moi ? En voici bien d'une autre !... Ah ! mon cher monsieur, vous ne me connaissez guère.

CHARLES.

Oh ! mon cher monsieur, je sais ce que vaut ce ton doux et caressant, mais...

RIGOBERT, *l'interrompant.*

Pardon, pardon, il y a méprise, malentendu... Certes, j'ac-

\* G., R.

corde beaucoup de choses à une affection blessée ; mais, pour l'amour de Dieu, ne sautons pas par-dessus la barrière.

CHARLES, *se levant.*

Qu'entendez-vous par là, monsieur ?

RIGOBERT.

Parbleu ! j'entends que vous êtes déçu dans quelques espérances... M<sup>me</sup> de Mauriac me l'a dit. (*Mouvement de Charles.*) Elle a compris qu'elle vous gagnait ainsi un ami sincère et dévoué.

CHARLES.

Je n'ai besoin de personne.

RIGOBERT.

Ceci est peu obligeant. (*Charles remonte d'un air impatienté. — A part, passant à gauche.*) \* Il est d'une humeur de dogue. (*Haut.*) Allons ! que diable ! on n'est pas comme ça. Comment ! je viens à vous rondement, amicalement, disposé à vous tendre la main, à vous prier, en quelque sorte, de me pardonner... mon bonheur ; et vous... Ah ! ce n'est pas gentil, ça... Voyons, soyez raisonnable ! Vous aimez M<sup>me</sup> de Mauriac, et elle ne vous aime pas... Eh bien ! quoi ? elle ne vous aime pas !...

CHARLES.

Ceci, monsieur, est une question...

RIGOBERT.

Pour vous, mais elle est résolue... pour moi... Contentez-vous de son amitié, qui vous est acquise, et, c'est dans ce sentiment que j'avais sincèrement désiré me mettre de moitié.

CHARLES.

C'eût été une amitié malheureuse !

RIGOBERT, *à part.*

Ah ça ! mais, j'ai beau lui caresser l'encolure, il rue toujours ! (*Haut.*) Pourquoi me dites-vous comme ça des choses désagréables, quand je fais pour vous des frais à n'en plus finir ? Vous vous montez la tête... c'est absurde.

CHARLES.

Monsieur, ceci est une insulte.

RIGOBERT.

Non, pardon, je n'ai pas eu l'intention...

CHARLES.

Bravo ! monsieur, continuez... je suis curieux de savoir jusqu'ou un ancien officier... des douanes, poussera le courage de l'humilité et de la résignation.

RIGOBERT, *impatienté.*

Ah ça ! mais c'est une querelle d'Allemand que vous me cherchez là.

CHARLES, *avec emportement.*

D'Allemand ou d'amant, c'est la même chose. (*Il remonte.*)

RIGOBERT, *passant à droite et riant.* \*\*

En Autriche, oui... mais ici...

\* R., C.

\*\* C., R.

CHARLES, *redescendant.*

Comme il vous plaira.

RIGOBERT, *riant.*

Allons donc, c'est impossible! Ce n'est pas sérieusement que vous voulez vous battre avec moi?...

CHARLES.

Monsieur! cet air goguenard est un nouvel outrage.

RIGOBERT, *se fâchant.*

Encore! quand je fais tout au monde pour vous démontrer que je n'ai aucune intention blessante, et que je ne veux pas vous outrager!

CHARLES.

Monsieur, le ton que vous y mettez...

RIGOBERT, *de plus en plus animé, et criant.*

Mais, sacrebleu! monsieur, je ne me fâche pas!... Je ne veux pas me fâcher, nom d'un tonnerre!... Mais vous épuiseriez la patience d'un saint!... c'est intolérable!

CHARLES.

Vous êtes un insolent!

RIGOBERT, *très-tranquillement.*

Ah!... c'est différent. (*Il tire sa montre.*) Monsieur, il est deux heures, je dois accompagner M<sup>me</sup> de Mauriac à la promenade... A cinq heures je vous attendrai à la petite porte du parc... Que diable voulez-vous?

CHARLES.

Vous apprendre à vivre, monsieur.

RIGOBERT, *riant.*

Ah! si vous me tuez, le moyen ne me paraît pas ingénieux.

CHARLES.

Finissons.

RIGOBERT, *reprenant son sérieux.*

Quelles armes pourrai-je avoir le plaisir de vous offrir?

CHARLES.

Vous avez porté l'uniforme, monsieur, le sabre ne doit pas vous répugner.

RIGOBERT.

Eh bien, vous vous trompez... On se fait parfois des estafilades du diable!

CHARLES.

J'y tiens, moi, monsieur.

RIGOBERT.

Le sabre soit. (*A part.*) Il a du cœur, mais, sapristi! il est bien bête!

ENSEMBLE.

AIR :

RIGOBERT.

Puissiez-vous y trouver du charme,  
Mais vous avez tort, entre nous ;  
Enfin, puisque c'est là votre arme...  
Chacun pour soi, le Ciel pour tous.

CHARLES, *à part.*

Brisons un hymen qui m'alarme,  
Il ne sera pas son époux ;  
Et qu'importe le choix de l'arme...  
Chacun pour soi, le Ciel pour tous.

RIGOBERT.

Vrai, c'est bien imprudent.

CHARLES.

Tant mieux.

RIGOBERT.

Le sabre est une arme fatale,  
Car la qualité du bancale  
C'est quelquefois contagieux.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

RIGOBERT.

Puissiez-vous y trouver du charme, *etc.*

CHARLES.

Brisons un hymen qui m'alarme, *etc.**(Charles sort par le fond.)*

## SCÈNE VII.

RIGOBERT, *seul.*

Il est insupportable, ce monsieur!... m'obliger à me fâcher, à me battre... quand je me sentais si content!... il empoisonne ma joie, ce malheureux-là!... C'est vrai, je n'aime pas, moi, à être ennuyé quand je m'amuse... Et puis, s'il allait me tuer... ça me contrarierait beaucoup d'être tué dans ce moment-ci. *(Se rassurant, et gaiement.)* Allons donc, quelle folie!... est-ce qu'on m'a jamais tué!... ce serait la première fois... Non, non, c'est pour mon triomphe que ce jeune homme a été jeté sur mon chemin!... Certes, je ne veux pas le détruire, non... Ce n'est pas au moment d'entrer dans une famille que j'irais la ravager... Ah bah! je le désarmerai, je fais sauter son bancale à quinze pas de sa colère... Désarmer un rival, c'est le rendre ridicule... Naturellement je fais ainsi un pas de plus dans l'affection de M<sup>me</sup> de Mauriac, et... Voilà encore un malheur heureux!

## SCÈNE VIII.

RIGOBERT, SULPICE.

\* SULPICE, *accourant en désordre par la porte du fond à droite.* \*

Ah! monsieur... Ce pauvre M. Charles!... Ah! ce pauvre M. Charles!...

RIGOBERT, *avec humeur.*

Encore M. Charles!... il n'est donc question que de lui, ici?

SULPICE.

Quel malheur! madame va-t-elle être fâchée!

RIGOBERT, *avec une sorte d'espérance joviale.*

Quoi! voyons!... S'est-il cassé la jambe?

SULPICE.

Non, monsieur... Ah! si ça était... mais ça n'est pas... C'est

la maman de M. Charles qui vient de lui envoyer un exprès à cheval.

RIGOBERT, *avec humeur.*

Eh bien ?

SULPICE.

Il paraît que son agent d'affaires, à qui il avait donné de quoi acheter des rentes, a mangé la grenouille.

RIGOBERT.

Quelle grenouille ?

SULPICE.

Deux cent mille francs, tout ce que M. Charles possédait ; et il est parti pour la *Bellegigue*... Ah ! madame va-t-elle être chagrine !

RIGOBERT, *joyeux.*

Est-ce possible ?

SULPICE, *remontant et passant à gauche.\**

Allons chagriner madame !... Mais ces agents d'affaires... manger une grenouille tout entière !... D'ordinaire, on ne mange que les cuisses de ces bêtes-là. (*Il sort par la gauche.*)

## SCÈNE IX.

RIGOBERT, *seul, il s'est assis contre la table à droite.*

Eh bien ! voici du nouveau... (*Avec joie.*) M. Charles perdant sa fortune, c'est la ruine de ses espérances... et... (*Se levant en déclamant.*) « Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir... » Je sais bien qu'il y a un imbécile de proverbe là-dessus... mais il n'est pas probable que M. Charles se livre à cette manifestation de son chagrin... surtout devant moi... Il fuira, il ira cacher sa détresse dans quelque coin, loin de tous les regards... Qu'est-ce que je demande, moi ?... qu'on ne le revoie jamais... Eh bien ! mais ça va, ça marche parfaitement. (*Il passe à droite.*)

## SCÈNE X.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, SULPICE, RIGOBERT.

SULPICE, *entrant par la gauche avec M<sup>me</sup> de Mauriac.\*\**

Oui, madame, oui...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Dites-lui que je ne veux pas qu'il s'éloigne... que je ne le veux pas, entendez-vous ?

SULPICE.

Bien, madame, bien.

\* S., R.

\*\* M<sup>me</sup> de M., S., R.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Que je désire le voir, qu'il vienne.

SULPICE.

Avec plaisir, madame. (*Il sort par le fond*)

## SCÈNE XI.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, RIGOBERT.

RIGOBERT. \*

Madame, je suis à vos ordres.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Pardon, monsieur, nous remettrons cette promenade... Un malheur de famille... l'agent d'affaires de Charles, M. Dutillet, lui emporte tout ce qu'il possédait.

RIGOBERT.

Ah! c'est Dutillet, je le connais... J'ai un petit cousin qui était commis chez lui.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Perdre en un moment tout son présent, tout son avenir.

RIGOBERT.

Ce serait triste si c'était exact; mais, à son âge... Et si vous pensez que je puisse lui être utile...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Vous, monsieur?

RIGOBERT, *à part*.Quelle idée! ça m'irait ça... (*Haut*.) J'y songe... l'ami, que j'hospitalise en ce moment, et qui vient prendre congé de moi, part pour Saint-Petersbourg en qualité d'envoyé extraordinaire...M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Eh bien?

RIGOBERT.

Il a besoin d'un secrétaire intelligent... Je n'ai qu'un mot à dire, et ce poste est assuré à M. votre cousin, à qui il convient parfaitement, puisqu'il était déjà attaché aux affaires étrangères.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *préoccupée*.

Sans doute... oui... certainement... cette attention me touche.

RIGOBERT, *à part*.C'est drôle, ça n'en a pas l'air... Voyons donc. (*Haut, et avec intention*.) Il faudrait que M. Charles partît demain soir.M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *vivement*.

Si tôt?

RIGOBERT, *l'examinant*.

Y verriez-vous quelque inconvénient?

\* M<sup>me</sup> de M., R.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *avec embarras et émotion.*

Oh ! mon Dieu !... je ne sais pas, moi... Vous comprenez...

RIGOBERT, *à part.*

J'en ai si peur, qu'il me passe un frisson... Voilà le cousin qui a maintenant tout le prestige de l'infortune... Le fait est que c'est un joli costume pour un amoureux.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

S'éloigner ainsi au moment où l'on a tant besoin des consolations de ceux qui nous aiment...

RIGOBERT.

Oh ! permettez... les consolations s'expédient très-bien par la poste.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Né serait-il pas inhumain de lui faire expier, par une sorte d'exil, les torts de la fortune... dans un pays où personne ne pourra ni le comprendre, ni sympathiser avec lui?...

RIGOBERT.

Mais, madame, on parle français à Saint-Pétersbourg... On peut très-bien y gémir dans sa langue, et tout le monde se fait un véritable plaisir d'y prendre part.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *le regardant fixement.*

Monsieur Rigobert ?

RIGOBERT.

Madame ?

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Cette place que vous offrez à Charles, c'est beaucoup moins pour lui être utile que pour l'éloigner de moi...

RIGOBERT.

Eh bien ! oui, madame, je suis jaloux... Puisque vous l'avez deviné, je vous l'annonce.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *froissée.*

Et c'est pour satisfaire un sentiment qui m'outrage, que vous voulez éloigner de moi un parent qui m'est cher, un cœur qui m'est dévoué... un ami d'enfance...

RIGOBERT.

Oh ! ces amis-là... je sais, je sais...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *sérieusement.*

Mais ceci est une nouvelle injure !

RIGOBERT, *à part.*

Ah çà ! mais, je marche sur des œufs ; je ne peux pas faire un pas sans occasionner un malheur ! (*Haut.*) Soyez juste, madame : vous consentez à m'épouser, mais c'est à la condition de garder près de vous, qui ? (*Appuyant.*) Qui?... un malheureux jeune homme... qui me porte un ombrage... épais !

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *avec un mécontentement croissant.*

D'abord, monsieur, je n'ai pas dit que je voulusse faire de sa présence une condition..., mais ce dont j'en prétends faire une, c'est de la part légitime de liberté et de considération qui m'est due... Je ne sacrifierai pas lâchement mes meilleurs

amis à une exigence désobligeante, tyrannique, et..., permettez-moi de le dire, un peu... prématurée.

RIGOBERT.

Quoi ! madame, c'est donc une rupture... quand nous attendons le notaire ?

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *avec impatience.*

Je n'ai pas dit cela !... Vous savez bien que je ne puis la vouloir... Mais, en vérité, vous semblez vous complaire à m'irriter... à me blesser... (*Elle remonte.*)

RIGOBERT, *à part, passant à gauche.* \*

Allons, je me suis encore fourvoyé... depuis que mes affaires vont mal, je ne fais que des sottises.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Tenez, il y a en vous un air soupçonneux, défiant... Vous sentez votre douanier d'une lieue.

RIGOBERT.

Vous conviendrez du moins...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *l'interrompant.*

Vous croyez peut-être que la douane empêche la contrebande ?

RIGOBERT, *affirmativement.*

Mais, madame, j'ai assez de confiance dans mes anciens collègues et dans l'administration...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Eh bien ! pas du tout, monsieur, elle force la contrebande à être ingénieuse, voilà tout. (*Elle va s'asseoir près de la table à droite.*)

RIGOBERT, *à part.*

Décidément, je me fais brosser... sur toutes les coutures. C'est le pétrin dans lequel est tombé cet odieux cousin qui l'entoure d'une poésie... insupportable !... Ah ! parce que tu es malheureux, on s'intéresse à toi ! (*Avec force.*) Je ne veux pas, moi, d'un rival intéressant. (*Haut, remontant et saluant M<sup>me</sup> de Mauriac.*) Madame... (*M<sup>me</sup> de Mauriac fait un mouvement d'homme, à part.*) Je conçois... Allons tendre mon petit traquenard, et prouvons-lui que la douane aussi est ingénieuse contre la fraude. (*Il va pour sortir et revient.*) Je n'ai pas dit mon dernier mot... Ah ! mon gaillard, tu es malheureux !... Attends ! attends ! (*Il sort par le fond.*)

## SCÈNE XII.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, puis CHARLES.

M<sup>me</sup> MAURIAC, *d'abord seule.*

Il m'a mise hors de moi ! parce que M. Rigobert est millionnaire, il croit pouvoir fouler aux pieds toutes les délicatesses

\* R., M<sup>me</sup> de M.

du cœur... M'accuser d'aimer ce pauvre Charles... (*Après un temps, d'un air rêveur.*) Pauvre Charles!... quand je n'y songeais seulement pas... (*Charles entre par le fond.*) C'est lui!

CHARLES, *s'arrêtant au fond.* \*

Me voici, madame.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *avec intérêt, se levant.*

Venez, mon ami, venez!

CHARLES, *avec amertume, descendant un peu.*

Jugez de ma faiblesse et de votre puissance!... ce matin, quand j'étais riche encore, pour vous toucher, j'invoquais les souvenirs si doux de notre enfance... Vous m'avez repoussé!... Maintenant je suis pauvre... Tout me fait une loi de vous fuir, et me voici encore! Vous me trouvez bien niais et bien ridicule, n'est-ce pas, madame?

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Moi, Charles?... Quand je vous ai fait appeler pour vous tendre une main amie et partager vos chagrins. Allons, reprenez confiance; à vingt-cinq ans on n'a pas le droit de désespérer. (*Avec embarras et l'examinant.*) Et déjà une personne qui s'intéresse à vous m'a chargée de vous offrir une position honorable; envie; celle de secrétaire de l'ambassadeur de France, en Russie.

CHARLES, *vivement.*

Et vous avez cru que j'accepterais! Moi, vous quitter volontairement! Mon amour vous importune donc bien, que vous cherchez à me chasser de la France?... mais vous n'aurez pas sur moi une aussi facile victoire!... (*Avec une colère rageuse.*) Je resterai! oui, madame, je resterai malgré vous... Je sens maintenant que je vous déteste; mais je vous aimerai... malgré vous, pour vous faire enrager.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *à part.*

Pauvre Charles!

CHARLES.

Ah! vous voulez m'éloigner! Eh bien! je serai là, auprès de vous, toujours... je vous suivrai partout, dans vos promenades, dans les lieux de réunion...

AIR : *Certains soucis oppressent ma pensée.*

Par mes regards je briserai votre âme!  
Mais vous sentez d'avance le péril;  
Pour vous soustraire à ce danger, madame,  
Vous m'infligez le plus affreux exil...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Ce riche emploi qu'ici l'on vous destine...

CHARLES, *avec emportement.*

Avec l'exil que m'importe un trésor!

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Je l'ai pour vous refusé...

CHARLES, *avec transport et surprise.*

Valentine!

\* C., M<sup>me</sup> de M.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *avec grâce.*

Eh bien, monsieur, m'en voulez-vous encore ?  
J'ai refusé... m'en voulez-vous encore ?

CHARLES, *au comble de la joie, lui prenant la main.*

Vous m'aimez donc ?

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *avec élan.*

Charles!... (*Changeant de ton et retirant sa main.*) Ma destinée est fixée : un procès, vous le savez, dont je ne puis m'affranchir, me force à épouser M. Rigobert.

CHARLES, *vivement.*

Vous force!... j'aurais donc pu vous obtenir?... Et je n'ai plus rien ! Je ne puis vous dire : soutenez ce procès... perdez-le même..., je suis là, moi, pour vous offrir une existence... bien modeste, mais que mon cœur saura embellir...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *tristement.*

A quoi bon ces regrets?... ma parole est engagée.

CHARLES, *amèrement.*

Ah ! le courage est facile aux heureux.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *vivement et comme malgré elle.*

Vous vous trompez...

CHARLES,

Comment ?

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *tendrement.*

Quand je vous parle de *résignation*... ce n'est pas seulement un conseil d'amie que je vous donne.... c'est...

CHARLES.

Achevez...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *avec émotion.*

C'est... un exemple que je vous demande ! (*Elle sort précipitamment par la porte de droite.*)

## SCÈNE XIII.

CHARLES, puis SULLPICE,

CHARLES *seul, suivant M<sup>me</sup> de Mauriac.*

Grand Dieu!... que dit-elle?... Valentine... (*Revenant en scène.*) Elle m'aime!... elle m'aime!... et elle sera malheureuse ! Ah ! j'aurais pu tout supporter quand le sort ne frappait que moi... ; mais elle, Valentine!... Oh ! cela ne sera pas !... Je ne veux pas que cela soit!... J'emploierai tous les moyens auprès de M. Rigobert, la douceur, la persuasion... je le tuerai !

SULLPICE, *entrant par le fond à gauche, une lettre à la main.* \*

Monsieur, sans vous commander...

CHARLES.

Qu'est-ce?... une lettre !... (*La prenant.*) D'où vient-elle ?

\* S., C.

SULPICE.

Je pourrais dire à monsieur qu'elle est venue par la poste, mais ce serait abominable, vu que c'est Pierrot qui me l'a remise, oui, monsieur.

CHARLES.

Quel est ce Pierrot ?

SULPICE.

Pierrot le jardinier ; c'est Pierre qu'il s'appelle, mais nous l'appelons Pierrot, parce que tous les ans son épouse fait une couvée, censément... Oui, monsieur, oui.

CHARLES, *impatient.*

Ah!...

SULPICE.

Ah ! si ce n'était pas... monsieur, voyez où je mets la main. *(Il met la main sur son cœur.)*

CHARLES, *s'asseyant près de la table, à droite.*

C'est bien, allez.

SULPICE.

Avec plaisir, monsieur Charles. *(Il sort par le fond, à droite.)*

## SCÈNE XIV.

CHARLES, *seul.*

Qui diable peut m'écrire ici?... *(Il a ouvert et parcouru la lettre, dans laquelle il trouve une lettre de change.)* Est-il possible ! *(Il se lève et lit.)* « Monsieur, votre agent d'affaires, M. Dutillet, forcé « de manquer à ses engagements, n'a pas voulu, du moins, « manquer à l'amitié. Il m'a chargé, au moment de quitter la « France, de vous faire parvenir cette lettre de change qui « représente la somme que vous lui aviez confiée. — LOUIS « LANTOINE, ex-commis de la maison Dutillet. » *(Avec une joie folle.)* Valentine!... ma Valentine!... tu seras à moi ! Elle peut perdre son procès maintenant !... Il n'est plus qu'un obstacle, ce Rigobert!... Oh ! par force ou par adresse, je saurai bien le déterminer à renoncer à Valentine!... Mais ce Dutillet, quel honnête homme ! *(Il sert la lettre.)*

## SCÈNE XV.

CHARLES, RIGOBERT.

RIGOBERT, *entrant par le fond, et s'arrêtant, à part.* \*  
J'ai placé mes dix mille livres de rentes... Voyons l'effet.

CHARLES, *à part.*

Courons annoncer à M<sup>me</sup> de Mauriac... *(Il remonte.)*

\* C., R.

RIGOBERT, *barrant le passage à Charles et lui montrant la pendule.*  
Monsieur, cinq heures sont sonnées.

CHARLES, *très-contrarié, à part.*

Mon Dieu ! je l'avais oublié... j'étais si heureux !

RIGOBERT.

L'exactitude est, dit-on, la politesse des rois ; il paraît qu'ils en ont le monopole.

CHARLES, *dignement.*

Veillez m'excuser, monsieur, je suis prêt à vous suivre...  
(*Rigobert fait un mouvement pour remonter. — S'adoucissant.*)  
dès que vous m'aurez permis de vous faire une proposition.

RIGOBERT, *à part.*

Il dépose un amendement. (*Haut.*) Je vous écoute, monsieur, avec la plus haute curiosité ! mais ne soyez pas triste. Vous savez que j'aime la gaieté, et, si vous devez me tuer dans un quart d'heure, comme c'est, ma foi, très possible, il serait inhumain de m'ennuyer d'avance. Je n'accorde qu'aux médecins le droit d'endormir leurs malades avant de les... massacrer.

CHARLES, *avec hésitation.*

Monsieur... mon Dieu, monsieur... dans notre différend de ce matin, vous m'avez accepté pour l'offensé...

RIGOBERT.

Vous avez paru le désirer, il me semble que je ne vous ai pas contesté ce titre. Vous avez choisi le sabre... Sabrons-nous, sacrebleu ! Que diable voulez-vous que je vous dise ?

CHARLES, *toujours avec embarras.*

Précisément, monsieur, cette qualité d'offensé... Vous allez peut-être trouver cela étrange... Je vous la restitue.

RIGOBERT, *le regardant.*

A la condition que je ne choisirai pas le sabre. Vous craignez les estafilades...

CHARLES.

Je ne crains rien, monsieur.

RIGOBERT.

Mais enfin, vous n'aimez pas ça, quoi !

CHARLES.

Eh bien, monsieur, puisqu'il faut vous avouer... Cette fortune que j'avais perdue, je la retrouve.

RIGOBERT.

C'est donc ça... et vous ne voulez plus vous battre ?

CHARLES.

Je ne vous ai pas dit...

RIGOBERT.

AIR : *Vaud. du Code et l'amour.*

Non, mais je traduis ce langage ;  
Car, par quelque conduit secret,  
Il est certain que le courage  
Communique avec le gousset.

Où, les trésors sont des entraves ;  
On risque tout quand on est gueux,  
Et la débin' fait plus de braves  
Que la richess' ne fait d'heureux.

CHARLES, *avec beaucoup de franchise et d'abandon.*

Eh bien, monsieur, tenez! je reconnais, je reconnaitrai tout ce que vous voudrez...

RIGOBERT.

Ah!

CHARLES, *d'un ton pénétré.*

Mais, dites-moi... monsieur, aimez-vous M<sup>me</sup> de Mauriac? (*Rigobert rit.*) C'est que je l'aime, moi, voyez-vous!...

RIGOBERT, *tranquillement.*

C'est bien possible.

CHARLES.

Et voilà tout ce que cela vous fait?

RIGOBERT.

Que diable voulez-vous que ça me fasse? Cela prouve que vous êtes connaisseur, ce dont je vous félicite, et cela prouve que ma future est agréable, ce dont je me félicite moi-même... (*Riant.*) Ah! ah! ah! il n'y a pas là de quoi s'affliger!

CHARLES, *joyeux.*

Ah! vous n'aimez pas M<sup>me</sup> de Mauriac... et j'en suis bien heureux!... Si vous l'aimiez, ce que je vous ai dit vous mettrait hors de vous... (*Rigobert rit.*) Mais vous riez!...

RIGOBERT.

Monsieur, je ris, ceci est une question de tempérament!

CHARLES.

Ah! monsieur, si vous saviez mes espérances.

RIGOBERT.

Je les devine! vous comptez sur l'effet que produira auprès de M<sup>me</sup> de Mauriac ce retour de fortune. (*Très-affirmativement.*) Mais vous vendez la peau de l'ours!

CHARLES.

Détrompez-vous; ma ruine au contraire faisait obstacle à mon bonheur...

RIGOBERT, *avec inquiétude.*

Comment? obstacle à votre bonheur?

CHARLES.

Le voilà levé maintenant... jugez de ma joie... j'ai l'aveu de Valentine...

RIGOBERT, *avec anxiété.*

Quoi!... l'aveu de Valentine!... (*A part, avec étonnement et dépit.*) Et c'est moi qui lui ai envoyé deux cent mille francs pour ça!... Misère! misère! Je n'ai pas même la ressource de réclamer mon capital... j'ai déguisé mon écriture au point de désoler les experts les plus... assermentés! (*Haut.*) Mais un instant... monsieur, j'ai la parole de M<sup>me</sup> de Mauriac!

CHARLES.

C'est vrai; mais j'ai de votre caractère une opinion assez

haute... pour croire que vous attacherez votre honneur à lui rendre la liberté de son choix.

RIGOBERT, *vivement.*

Mais je ne la lui rends pas, sapristi ! je suis à cent lieues de la lui rendre... Je vous trouve charmant avec vos propositions ! ce matin vous vouliez me tuer pour empêcher mon mariage ; le moyen ne me plaisait pas, mais il était bon...

CHARLES.

Monsieur...

RIGOBERT.

Puisque je conviens qu'il était bon, laissez-moi finir ! Et maintenant (c'est encore assez cocasse, ça !) et maintenant, me croyant battu, vous ne voulez plus vous battre ! c'est-à-dire que je ne suis plus pour vous un rival en chair et en os ; vous me traitez comme un de ces bons hommes de bois qui exercent la profession de sociétaires au théâtre de Séraphin... un pantin, que l'on fait sauter ! (*Il chante l'air de polichinelle, en faisant le geste de faire danser un pantin.*) Tra, la, la, la, la... :

CHARLES.

Oh !

RIGOBERT, *se redressant.*

Monsieur, ce personnage manque complètement de dignité, je ne l'accepte pas !... (*Au public.*) Je ne l'accepte pas !

CHARLES.

Eh bien ! que Valentine décide entre nous... celui qui sera évincé...

RIGOBERT, *pensif.*

Ne sera pas choisi... je conçois ça ; oui... c'est un moyen...

CHARLES.

Vous acceptez ?

RIGOBERT.

Un instant ! je demande à réfléchir... (*A part.*) Ce gaillard-là me paraît bien sûr de son fait... S'ils sont d'accord... la prendre pour juge... ah ! ah ! (*Haut à Charles, d'un ton décidé.*) Monsieur, votre moyen ne me paraît pas assez drôle... je n'en veux pas ! M<sup>me</sup> de Mauriac m'a déjà choisi, je m'y tiens !

CHARLES.

Quoi ! vous auriez le triste courage d'épouser une femme qui ne vous aimerait pas et qui...

RIGOBERT, *l'interrompant vivement.*

Assez !... Diable !... je réfléchis !... (*Il passe à gauche. — A part.*)\* Puis-je réellement me marier... ayant à mes trousses un cousin ? Un cousin, le plus insupportable des insectes, et qui peut me piquer ici... (*Il se tape sur le front.*) même pendant mon sommeil !... (*Au public.*) Qu'en pensez-vous ?

CHARLES.

Je vois, monsieur, qu'il faut en revenir au duel.

\* R., C.

RIGOBERT.

Je réfléchis, que diable ! (*Il passe à droite. — A part.*) \* En effet, il reste le duel, expédient hasardé et vulgaire. Si je tue mon homme... (j'ai assez de bonheur pour avoir ce malheur-là !) Valentine, comme il l'appelle, versera une foule de larmes, je passe au grade de croquemitaine et elle me prend en grippe. Si je le blesse simplement, on ne me détestera pas moins, et lui, il a la ressource de venir rôder autour de la maison, comme un troubadour en souffrance, avec son bras en marmotte... ce qui est près de trois fois plus attendrissant... qu'une guitare!... Ah! ah! (*Haut.*) Est-ce que vous tenez beaucoup, vous, à être fendu en long comme un salsifis?

CHARLES.

Pas plus que vous, je pense...

RIGOBERT.

Savez-vous ce qu'il nous faudrait?... un moyen net qui n'abîmât pas nos avantages extérieurs, dont, au bout du compte... vous avez besoin pour plaire... un moyen qui fit disparaître un de nous deux de la surface du globe... v'lan! et le sol est purgé!

CHARLES.

Oui! (*Regardant la grande horloge à gauche.*) Parbleu, monsieur, vous me donnez une idée!... (*Il va retirer une chaise qui masquait le bas de l'horloge, et alors on voit le balancier marcher.*)

RIGOBERT.

Dites-la! mais qu'elle soit bonne et pas commune, surtout... Ah! si elle est commune!...

CHARLES, *lui montrant l'horloge.*

Vous voyez bien, cette pendule...

RIGOBERT.

Je la vois.

CHARLES.

Eh bien! je vous mets au défi...

RIGOBERT.

Au défi?

CHARLES.

Avant tout, il est de ma loyauté de vous dire que j'ai dernièrement perdu cette gageure.

RIGOBERT.

Dites toujours.

CHARLES.

J'ai cru que je pourrais, pendant trente minutes consécutives, compter les battements du balancier d'une pendule.

RIGOBERT, *surpris.*

Et vous avez perdu?

CHARLES.

J'ai perdu.

\* C., R.

RIGOBERT.

Allons donc !... moi, je ne perdrais pas !

CHARLES.

Oh ! c'est plus difficile que vous ne pensez... Il faut une attention, une impassibilité...

RIGOBERT.

Je suis sûr de moi !... et à moins de violence...

CHARLES, *franchement.*

Oh ! jamais, c'est interdit.

RIGOBERT, *résolument.*

Monsieur, je reprends votre gageure.

CHARLES.

Vous ?

RIGOBERT.

L'enjeu est la main de M<sup>m</sup>e de Mauriac, et le perdant se retirera sans appel.

CHARLES.

Sans appel, c'est dit.

RIGOBERT, *gaiement.*

Je gagnerai.

CHARLES, *à part.*

C'est ce que nous verrons.

RIGOBERT, *passant près de la pendule.*Il est cinq heures et demie, je commence ! (*Il s'assied devant la pendule.*)

CHARLES. \*

Allez !

RIGOBERT, *suyvant avec son bras le mouvement du balancier.*Une, deux, trois... (*Il continue à compter tout bas.*)

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SULPICE, UN NOTAIRE.

SULPICE, *entrant par le fond avec le notaire.* \*\*Entrez, monsieur le notaire, madame est prévenue de votre arrivée. (*Il le fait asseoir devant la table, à droite, et va près de Rigobert.*) \*\*\*CHARLES, *à part.*

Le notaire ! Il va me servir.

SULPICE, *à Rigobert.*

Monsieur, sans vous commander, c'est le notaire qui vient pour la signature de votre contrat de mariage.

RIGOBERT, *se retournant.*

Ah ! sacrebleu !

\* R., C.

\*\* R., le n., S., C.

\*\*\* R., S., G., le n.

CHARLES, à Rigobert.

Je vous surveille, prenez garde.

RIGOBERT, se remettant à compter.

Oh ! 25, 26...

SULPICE, le regardant.

Quoi qu'il a ? mais quoi qu'il a ? Il ne me croit peut-être pas...  
(A Rigobert.) Monsieur, je ne suis pas un petit menteur...

RIGOBERT, frappant du pied.

34... animal !... veux-tu... 36... me ficher... 38..., le camp !...  
40...

SULPICE, regardant à droite.

Ah ! voilà madame... (A Rigobert.) Monsieur, voilà madame.

RIGOBERT.

Sapristi !... 46, 47...

SULPICE, à part.

Est-ce qu'il serait en pénitence ? (Il sort par le fond.)

## SCÈNE XVII.

RIGOBERT, CHARLES, M<sup>me</sup> DE MAURIAC, LE NOTAIRE,  
puis SULPICE.

CHARLES, allant à M<sup>me</sup> de Mauriac, qui entre par la porte  
de droite. \*

Ah ! Valentine ! quelle joie ! quel bonheur !

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, un papier à la main.

Vous savez que votre fortune vous est rendue ? Et moi qui  
me faisais une fête de vous annoncer que Dutillet, qui vous  
croit en voyage, vient de m'écrire...

CHARLES.

Il me restitue tout ce qu'il me devait !

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Oui, une inscription de rente, achetée en votre nom.

CHARLES.

Du tout, c'est une lettre de change. (M<sup>me</sup> de Mauriac montre  
une inscription, et Charles la lettre de change.)

CHARLES et M<sup>me</sup> DE MAURIAC, surpris.

Ah !

RIGOBERT, à part, avec embarras.

Mazette ! 69, 70...

CHARLES.

Un agent d'affaires qui restitue deux fois, quel est ce phé-  
nomène ?

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

C'est étrange, en effet.

CHARLES.

Qu'importe d'où vient le bonheur !... vous allez être à moi !

\* R., G., M<sup>me</sup> de M., le n.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Mais M. Rigobert ?...

CHARLES.

C'est un homme charmant, qui seconde mes projets avec une complaisance sans égale... (A part.) Ah ! tu crois gagner... (Haut, avec intention, à M<sup>me</sup> de Mauriac, en regardant Rigobert.) Laissez-moi déposer un baiser sur cette main, en témoignage de mon ardent amour !

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, passant près de Rigobert. \*

Et M. Rigobert ?...

CHARLES, même jeu.

Je le défie de s'y opposer. (Il dépose un long et bruyant baiser sur la main de M<sup>me</sup> de Mauriac.)

RIGOBERT, à lui-même.

Ruse de guerre... 95... connu ! connu !... 97...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, à Rigobert.

Est-ce vrai, monsieur ?

RIGOBERT, avec exclamation.

99, 100 !...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, à Charles.

Mais que fait-il là ?

CHARLES, toujours avec intention.

Laissez ! c'est un homme bizarre. Il est en train de renoncer à votre main.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Que dites-vous ?

RIGOBERT, à lui-même.

Allez ! allez !... 105... ça ne mord pas.

CHARLES, même jeu.

Vous m'aimez, n'est-ce pas, Valentine ?.. Ah ! dites-moi que vous m'aimez !

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Vous le savez bien, Charles.

RIGOBERT, inquiet, tournant la tête.

Hein ?

CHARLES, à Rigobert, allant à lui. \*\*

Vous dites...

RIGOBERT, se remettant à compter.

110, 111...

LE NOTAIRE, à M<sup>me</sup> de Mauriac.

Je suis aux ordres de madame. — Vos noms ?

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Valentine d'Her court, veuve de Mauriac.

CHARLES.

Et les miens, Charles de Ferrières... (Etonnement du notaire.) C'est le désir de madame.

\* R., M<sup>me</sup> de M., C., le n.\* R., C., M<sup>me</sup> de M., le n.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.Certainement, si... (*Elle regarde Rigobert.*)

RIGOBERT, commençant à s'inquiéter.

Ah ça ! mais...

CHARLES.

Plait-il ?

RIGOBERT.

129, 130... (*A part, se rassurant.*) C'est une plaisanterie...CHARLES, à M<sup>me</sup> de Mauriac.

Vous voyez qu'il n'y a aucun obstacle.

RIGOBERT.

Sacrebieu !... 133...

LE NOTAIRE, se levant et présentant la plume à M<sup>me</sup> de Mauriac.

Madame veut-elle signer ?

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Si j'y conçois un mot... mais...

CHARLES.

Vous le pouvez.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, après avoir regardé du côté de Rigobert.Allons ! (*Elle signe et remonte.*)

RIGOBERT, allant pour se lever.

Par exemple !

CHARLES.

Monsieur...

RIGOBERT, se remettant à compter.

146, 147...

LE NOTAIRE, s'approchant de Charles et lui tendant la plume.

A VOUS, monsieur Charles de Ferrières.

CHARLES, regardant Rigobert. \*

Avec bonheur ! je rends indissolubles mes liens avec Valentine. (*Il se dirige lentement vers la table.*)

RIGOBERT, se levant brusquement, et passant près de Charles. \*\*

Ah ! ça passe la plaisanterie, à la fin !... 133... c'est déloyal et discourtois... Oui, monsieur, vous n'avez pas ce droit.

CHARLES, gaiement.

Je ne l'avais pas tant que vous comptiez les battements du balancier, et je n'aurais pas signé... mais vous avez quitté la partie... j'ai acquis ce droit, et vous avez perdu le vôtre.

RIGOBERT, interdit.

Quoi !... comment !... (*A M<sup>me</sup> de Mauriac.*) Madame, au nom du Ciel ! dites un mot !...M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

J'ignore de quoi il s'agit entre vous.

CHARLES.

Monsieur s'est engagé à compter les mouvements du balancier pendant une demi-heure, ou à renoncer à vous, il a cessé

\* R., M<sup>me</sup> de M., C., le n.\*\* M<sup>me</sup> de M., R., C., le n.

de compter... donc, il renonce. (*Tous rient. — Sulpice rentre par le fond.*)

RIGOBERT. \*

Madame !... c'est une odieuse manigance ! y prêtez-vous la main ?

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

Je ne la prête pas, monsieur.

RIGOBERT, *avec joie.*

Ah !...

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *passant près de Charles et lui tendant la main.* \*\*

Je la donne.

CHARLES, *imitant Rigobert.*

Ah !...

RIGOBERT, *désolé.*

Ah !...

SULPICE, *à part, montrant Charles.*

Quoi ! madame épouse monsieur !... (*Montrant Rigobert.*) Ce n'est plus monsieur qui épouse madame !

RIGOBERT.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Quoi ! j'ai perdu !... mais j'en suis atterré !

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *avec grâce.*

Il faut s'attendre à perdre, quand on joue.

CHARLES.

N'est-ce pas vous qui, de votre plein gré,  
Avez consenti ?

RIGOBERT, *confondu.*

Je l'avoue !

Par ce volontaire abandon,

Propre artisan de ma misère extrême,

Ah ! grand Dieu ! ma position

Est cell' d'un malheureux dindon

Qui se serait truffé lui-même. (*Bis.*)

Ce qui ne s'est peut-être jamais vu.

SULPICE, *à Rigobert.*

Ça n'en est que plus rare. (*Mouvement d'humeur de Rigobert.*)

CHARLES.

Comment ! monsieur, vous qui aimez tant la gaieté, vous ne riez pas ?

RIGOBERT, *faisant contre fortune bon cœur.*

Si ! ah ! si... (*D'un ton lugubre.*) Ah ! ah ! je ris !... (*Par réflexion.*) Eh bien ! au bout du compte, la farce est bonne... affreuse... mais bonne ! (*A part.*) Je m'en servirai.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *à Rigobert.*

Allons, malgré votre belle théorie sur les malheurs, avouez qu'aujourd'hui vous n'avez pas été heureux... (*Mouvement de*

\* S., M<sup>me</sup> de M., R., C., le n.

\*\* S., R., M<sup>me</sup> de M., C., le n.

*Rigobert.*) Pour détruire la sympathie qu'inspirait un rival ruiné, vous avez voulu le perdre en l'enrichissant... Vous voyez que j'ai compris.

RIGOBERT, *vivement.*

Madame, c'est impossible, j'ai déguisé mon écriture... Oh!... (*On rit. — A part.*) Elles devinent tout, ces imbéciles de femmes!..

CHARLES, *lui restituant la lettre de change.*

Et vous voilà réduit à conserver vos cent dix mille livres de rente.

RIGOBERT.

Oh! mais, un instant! J'ai une revanche à prendre!

CHARLES.

Comment cela?

RIGOBERT.

Il y a un procès! Le mariage m'échappe, mais le procès reste; et je ne peux pas perdre cette fois.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC.

C'est ce que nous verrons...

RIGOBERT, *gaiement.*

Je ne veux pas plaider. (*Mouvement.*) Je ne veux gagner que votre amitié.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *avec grâce.*

Ah! monsieur!

CHARLES.

Elle vous est acquis.

RIGOBERT, *à part.*

Ça la touche.

M<sup>me</sup> DE MAURIAC, *à Charles.*

C'est vraiment un homme charmant.

RIGOBERT, *gaiement.*

N'est-ce pas?... C'est ce que je me suis toujours dit.

SÛLPICE, *avec emphase.*

C'est un homme charmant!

RIGOBERT, *à part.*

C'est aussi son avis... Quel changement!... On chante mes louanges. Le cœur des femmes est rempli de contradictions... Si je l'avais épousée, elle m'aurait fait mille misères, peut-être plus!... Eh bien! elle a son Charles! et voilà que son regard est bienveillant, sa voix s'adoucit... (*Gaiement, en regardant M<sup>me</sup> de Mauriac, qui l'examine en souriant.*) Eh bien! mais au bout de tout ça, s'il y a un malheur... (*Avec résolution.*) Je la rendrai heureuse!

CHŒUR FINAL.

AIR de *Gastibelza*. (Chœur final de *Petit Pierre*.)

Doux hymen! jour charmant!

Je l'éprouve,

Et tout le prouve,

Les malheurs bien souvent

Ont un heureux dénouement.

*RIGOBERT, au public.*

*AIR de Téniers.*

Messieurs, la douan', dans sa toute-puissance,  
Protectric' des produits du sol,  
A prohibé l'entrée, en France,  
Et des cuirs et de l'alcool.

Dans notr' bagag', de peur qu'on ne nous pince,  
Pas un seul cuir... j' crois pouvoir l'avancer ;  
Quant à l'esprit... la dose en est si mince,  
Que vous pouvez sans crain' laisser passer,  
Moi, douanier, j' dirais : laissez passer !

REPRISE DU CHŒUR.

FIN.